

# Une Lanterne



n° 126



## 1° lecture du livre d'Isaïe (49,1-6)

Écoutez-moi, îles lointaines ! Peuples éloignés, soyez attentifs ! J'étais encore dans le sein maternel quand le Seigneur m'a appelé ; j'étais encore dans les entrailles de ma mère quand il a prononcé mon nom. Il a fait de ma bouche une épée tranchante, il m'a protégé par l'ombre de sa main ; il a fait de moi une flèche acérée, il m'a caché dans son carquois. Il m'a dit : « Tu es mon serviteur, Israël, en toi je manifesterai ma splendeur. » Et moi, je disais : « Je me suis fatigué pour rien, c'est pour le néant, c'est en pure perte que j'ai usé mes forces. » Et pourtant, mon droit subsistait auprès du Seigneur, ma récompense, auprès de mon Dieu. Maintenant le Seigneur parle, lui qui m'a façonné dès le sein de ma mère pour que je sois son serviteur, que je lui ramène Jacob, que je lui rassemble Israël. Oui, j'ai de la valeur aux yeux du Seigneur, c'est mon Dieu qui est ma force. Et il dit : « C'est trop peu que tu sois mon serviteur pour relever les tribus de Jacob, ramener les rescapés d'Israël : je fais de toi la lumière des nations, pour que mon salut parvienne jusqu'aux extrémités de la terre. »

Les fêtes solaires ont joué un rôle « vital » pour l'équilibre des humains, et ce, dès le démarrage du sentiment religieux, à l'aube de notre histoire. Très tôt, nos lointains ancêtres avaient repéré le cycle solaire, et ont mis en place des fêtes rituelles pour apaiser l'angoisse de la mort que réveille le crépuscule ou la diminution des jours. Ainsi les fêtes des solstices sont liées à ces rites. Le solstice d'été fête le Soleil au sommet des jours les plus longs, comme pour emmagasiner des forces de vies, tandis que la nuit (évocation de la mort) va petit à petit prendre le dessus ! Le solstice d'hiver fête le même astre qui manifeste sa victoire sur la nuit puisque les jours vont augmenter.

On fêtait le 24 décembre le Soleil invincible et la naissance de l'empereur romain, le christianisme a décalé d'une douzaine de jours la fête de la Nativité du Christ (fêtée le 6 janvier) pour célébrer dans la nuit du 24 au 25 décembre la naissance du « Soleil de justice » (Mt 3,30). Par ricochet, le solstice d'été a été lié à la nativité de celui que la tradition chrétienne a nommé le « Précurseur » : Jean-le-Baptiste !

La 1° lecture fait partie des écrits de ce prophète anonyme que l'on appelle « le II° Isaïe ». Son œuvre (§ 40 à 55) a été ajoutée au livre du grand prophète, vu qu'il était un de ses disciples. On y trouve un groupe de textes à part : les quatre « chants du Serviteur ». Chacun brosse, avec des aspects différents, le portrait de ce personnage énigmatique qu'est « le Serviteur de Dieu ». Nous lisons un passage du deuxième chant.

Selon les passages, ce « serviteur » est présenté comme un individu choisi par Dieu (Cyrus à certains endroits, le prophète lui-même à d'autres), ou comme la personnification du peuple.

Nous sommes à Babylone, le prophète s'adresse à ses compatriotes exilés. Après un long silence, *maintenant le Seigneur parle* pour leur annoncer la libération. Mais qui est ce « Serviteur » appelé à être « lumière des nations » ? Le doute a permis plus tard à Israël de voir en lui « le Messie » attendu. Lc verra l'accomplissement de ces paroles en Jésus, comme l'exprime les paroles du Cantique de Syméon (Lc 2,29-32) : « *Mes yeux ont vu ton salut..., lumière pour éclairer les nations et gloire de ton peuple Israël.* »

On pourrait croire que si la 1<sup>o</sup> lecture a été choisie pour la solennité de la naissance de J-Baptiste, ce texte parle de lui ! Mais l'apocalypse éclaire notre lanterne : *Il y eut un homme envoyé par Dieu, son nom était Jean, il vint en témoin, pour rendre témoignage à la lumière..., il n'était pas la lumière, mais il devait rendre témoignage à la lumière. Le Verbe était la vraie lumière...* (Jn 1,6-8).

**Evangile** selon saint Luc (1,57-66.80) Quand fut accompli le temps où Élisabeth devait enfanter, elle mit au monde un fils. Ses voisins et sa famille apprirent que le Seigneur lui avait montré la grandeur de sa miséricorde, et ils se réjouissaient avec elle.

Le huitième jour, ils vinrent pour la circoncision de l'enfant. Ils voulaient l'appeler Zacharie, du nom de son père. Mais sa mère prit la parole et déclara : « Non, il s'appellera Jean. » On lui dit : « Personne dans ta famille ne porte ce nom-là ! » On demandait par signes au père comment il voulait l'appeler. Il se fit donner une tablette sur laquelle il écrivit : « Jean est son nom. » Et tout le monde en fut étonné. À l'instant même, sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia : il parlait et il bénissait Dieu. La crainte saisit alors tous les gens du voisinage et, dans toute la région montagneuse de Judée, on racontait tous ces événements. Tous ceux qui les apprenaient les conservaient dans leur cœur et disaient : « Que sera donc cet enfant ? » En effet, la main du Seigneur était avec lui.

[...] L'enfant grandissait et son esprit se fortifiait. Il alla vivre au désert jusqu'au jour où il se fit connaître à Israël.

(d'après François Bovon) Ce que l'on appelle « l'Évangile de l'enfance », chez Lc (1,5-2,52), rapporte des traditions légendaires concernant Jean-Baptiste et Jésus. L'évangéliste y mélange deux entités à l'origine indépendantes. Le récit de la « Visitation » de Marie à Elisabeth, est l'expression du rapprochement des deux sources. Celle sur Jean provient du milieu baptiste, celle sur Jésus, probablement du milieu judéo-chrétien de Jérusalem. Pendant quelques décennies, les disciples de ces deux personnages furent concurrents au sujet de la désignation du Messie : Chaque groupe voyait en son maître, le Messie ! Lc a eu l'art de transformer cette concurrence en concorde, en adaptant à son livre les traditions issues du milieu baptiste.

Lc écrit à une époque où la tradition évangélique, après avoir affirmé la filiation divine de Jésus à partir de la Résurrection (St Paul), puis au moment de son baptême (St Marc), l'a faite remonter à la naissance, puis lors de sa conception.

Venons-en à notre texte, qu'il est cependant bon de situer dans son contexte. L'évangile de Lc, commence dans le temple. (De là le symbole du taureau attribué à Lc, parce que c'est le lieu des sacrifices d'animaux—dont des taureaux !).

La tradition baptiste nous dit que le père de Jean se nommait Zacharie. Celui-ci n'est ni grand-prêtre, ni membre d'une famille de grands-prêtres, comme on l'a cru à cause de la suite où Lc n'est pas très au clair avec les modalités du Temple. Il applique à Zacharie le geste du grand prêtre qui entrait seul dans le Saint des saints, alors que le geste rituel de Zacharie se faisait en présence des autres prêtres ! Mais Lc a une intention théologique : il veut signifier que, la Bénédiction solennelle n'ayant pu se faire, le culte ancien devient muet (il ne « parle » plus) ! Jésus devient alors le nouveau Grand-Prêtre : il donnera la Bénédiction au soir de Pâques (Lc 24,51) !

Zacharie fait partie, selon la source de Lc, de la classe d'Abia, la 8<sup>o</sup> des 24 classes sacerdotales : elle n'est pas de haut rang, sinon de rang moyen. Chaque classe était de service deux fois par an, pendant une semaine. (La tradition baptiste dit qu'Elisabeth était aussi de famille sacerdotale).

En résumé, les légendes baptistes placent Jean dans un cadre sacerdotal et sacré : l'annonce de sa naissance se fait dans le Temple ! Selon la tradition biblique, les grands personnages sont issus (comme Abraham et Sara) d'un couple que l'âge et la stérilité empêchent d'avoir de descendance. L'enfant n'en est que plus mis en honneur : il est l'objet d'une attention particulière (miraculeuse) de Dieu... il a une mission spécifique.

L'enfant donné à Zacharie et Elizabeth, l'est aussi avec un nom : *Tu lui donneras le nom de Jean* (= Yahvé est gracieux). Toujours selon l'usage biblique, c'est le père qui donne le nom à son enfant. Mais Zacharie doute : il demande un signe. Parce qu'il n'a pas cru à la parole donnée, cela lui vaut d'être rendu muet jusqu'au jour où tout se réalisera. Or, c'est au moment de donner le nom que les difficultés commencent. Car on ne donnait pas le nom du père mais celui du grand-Père. Or, l'assistance veut lui donner le nom de Zacharie... Pourquoi ?

En général, mais surtout dans le milieu sacerdotal, si le père avait une infirmité corporelle, on utilisait ce qu'on appelle « une délégation ». L'enfant portait alors le nom de son père (il était le délégué de son père) pour compenser l'infirmité de ce dernier : il était chargé d'accomplir ce que son père n'avait pas pu et ne pouvait pas réaliser (ici parler !). Zacharie étant muet, c'est la mère qui intervient, ce qui note une entente entre eux. Le père approuve en écrivant « *son nom est Jean* » ! Stupeur de l'entourage : Zacharie retrouve l'usage de la parole ! Surgit alors « la crainte » (l'effroi : des humains quand ils réalisent la présence divine).

Il faut noter (et ce n'est pas la 1<sup>o</sup> fois : il a assimilé le rôle de Zacharie à celui du grand prêtre) que Lc se sent très libre quant aux usages juifs. Ici encore nous en avons un nouvel exemple : le nom, chez les juifs, est donné à la naissance. Lc transfère cet acte à la circoncision (comme il le fera pour Jésus en 2,21). Il utilise, en fait, les modalités du monde grec - celles de son auditoire - selon lesquelles l'enfant ne recevait le nom qu'au 7<sup>o</sup> ou 8<sup>o</sup> jour !  
(François Bovon)

L'épisode commence dans le style biblique. On a l'impression que l'histoire d'Abraham recommence... ou celle de l'annonce de la naissance de Samson (Juges 13,2) qui a inspiré le rédacteur... Lc emploie ici, pour désigner le Temple, un mot dont il est économe : le « sanctuaire », partie réservée aux prêtres et résidence divine. Nous ne le retrouverons, en effet, qu'en 23,45, quand, à la mort de Jésus, le rideau du *sanctuaire* se déchire : sur la croix, où il s'en remet à son Père, Jésus achève le service liturgique ici exercé. C'est au *sanctuaire* que s'ouvre l'évangile de Lc et au Temple qu'il s'achève (25,53), pareil à une grande liturgie dont Jésus est l'officiant, écrivent les P. Bossuyt et Radermakers.

L'apparition de Gabriel, dans le sanctuaire, lors de l'offrande du soir, annonce l'accomplissement prochain de la prophétie du Daniel (donnée par Gabriel) au sujet de l'avènement du Messie. Il semble en effet que l'on puisse relever dans le texte de Lc les éléments d'une tradition qui lisait, dans le laps de temps écoulé entre l'apparition de Gabriel à Zacharie et la Présentation de Jésus au temple (490 jours), le septénaire de semaines à la fin desquelles le Sauveur serait manifesté à Israël (Cf. Les Paroles de Syméon en Lc 2,30-31). Jean-Baptiste a été inscrit par l'évangéliste au commencement de réalisation de cette prophétie sur le Salut !

Une question se pose, écrit Hugues Cousin. Pourquoi la question de Zacharie est-elle jugée comme preuve d'incrédulité, alors qu'Abraham a eu le même comportement... et ne fut pas « punit » (Gn 17,17) ? Parce qu'il est sensé savoir que dans l'Écriture, stérilité et vieillesse ne sont pas des obstacles pour Dieu.

Pourquoi placer ici « Gabriel » ? Moins important que Michel, et présent seulement une seule fois dans l'Ancien Testament (au livre de Daniel !!!), Gabriel a une spécialité : il est le messenger divin qui annonce les temps messianiques, c.à.d. la réalisation des promesses, leur *accomplissement*. Ce mot (ou le verbe « accomplir ») est présent ainsi « sept » fois dans l'évangile de l'Enfance ! N'est-ce pas l'accomplissement de la prophétie des « 70 semaines » qui s'accomplissent ?

Il est précisé que Jean sera un « nazir », un être humain consacré à Dieu, et, comme tel, abstreint à des règles particulières (comme l'abstinence de vin (selon Nombre § 6).

L'origine de ces traditions sur Jean, sont originaires des milieux baptistes : on ne pourra que remarquer que le Christ n'est pas explicitement nommé. Le silence sur Jésus est absolu, conclut Hugues Cousin.

La place de Jean-Baptiste dans l'histoire chrétienne du Salut est née d'un compromis. Les disciples de Jean le considérant comme le Messie, il y eut des heurts avec les chrétiens. De plus, Jésus et ses premiers disciples ne sont-ils pas sortis de rangs baptistes, comme le dit St Jean ? Certains adeptes du « baptiste » firent très tôt bande à part, d'autres rejoignirent l'Église, acceptant de reconnaître Jésus comme Messie mais à condition que l'on donne une place de choix à leur maître. On le désigna d'abord comme Elie revenu (Mc 9,11...& Mt 11,14), vu que la tradition juive disait qu'Elie devait revenir pour préparer les cours à accueillir le Messie. Luc en fera le précurseur.

Mais à l'époque de Jean, les baptistes qui avaient rejoint les rangs de groupes gnostiques, s'opposèrent aux églises johanniques. Du coup, le IV<sup>e</sup> évangile, passe sous silence le baptême de Jésus par Jean, et dans son prologue, le rédacteur présente le Baptiste comme « témoin » de la lumière. Jean a sa place dans le christianisme et même si Jésus est venu après lui, Jn fera dire au Baptiste : « Avant moi, il était », signifiant par là la prééminence du Christ sur lui !

## Homélie pour la Fête de la Nativité de Jean Baptiste.

(Lézignan, le 24/06, 11h)

Autour du solstice d'hiver, alors que les jours vont commencer à croître, le monde païen célébrait « le soleil invincible », par des rites de lumières. Dès le 4<sup>e</sup> siècle, pour les christianiser, les chrétiens décidèrent d'y fêter la Nativité du Christ : Luc, dans son évangile, ne mettait-il pas sur les lèvres de Zacharie, père de Jean-Baptiste, une hymne juive de l'époque qui présentait le Messie à venir comme *l'Astre levant* ? Et le prophète Malachie ne l'annonçait-il pas comme étant le Soleil de justice ?

Or, autour du solstice d'été, alors que les jours vont diminuer, le monde païen célébrait aussi « le soleil qui ne meurt pas » en allumant des feux depuis son coucher et jusqu'à l'aube. (Ils deviendront « les feux de la St Jean »). C'est donc en parallèle avec Noël, qu'on décida, au V<sup>e</sup> s., de christianiser cette autre grande fête païenne, en y célébrant la Nativité de Jean Baptiste, lui qui a préparé la venue de la Lumière.

La liturgie rassemble des textes qui situent bien la personne et la mission de Jean par rapport à Jésus. La tradition où puise Luc nous le présente, lors de la Visitation, jouant déjà son rôle en signalant le Messie, alors qu'il est encore dans le sein maternel. Sa mission de prophète l'amènera à dire aussi « une parole qui tranche », qui sort de l'ordinaire : Jean n'invitera-t-il pas le peuple à la conversion et à la manifester par une immersion dans l'eau qui est le sens du mot « baptême » ? Mais ce passionné de Dieu, marqué par l'esprit de son temps, les attentes et les espoirs du peuple juif de son époque, annoncera un Messie terrestre : un homme qui relèvera Israël en chassant l'occupant romain... Erreur d'aiguillage qui nous montre qu'il faut savoir mettre des « bémol » face aux paroles si séduisantes mais déconnectées de la réalité de tout passionné, fut-il de Dieu !

L'évangile de cette solennité, évoque ce jour inconnu où Jean, nouveau-né, reçoit son nom et simultanément une mission particulière, vu que toute mission, dans la pensée sémitique, est comme ensemencée dans le *nom* ! Car le *nom* de quelqu'un, dans la Bible, a un sens : Il définit la personne et révèle son rôle dans la société humaine. « Jean » traduit le mot hébreu « Yohanân » qui signifie : *Dieu fait grâce* ! La mission du Baptiste sera donc d'annoncer que *Dieu fait grâce* et même de la désigner en Jésus qui est « Parole de la grâce » comme le dira, plus loin, St Luc. Et quel est le sens de cette « grâce » donnée par Dieu ? C'est le *nom* même de Jésus qui nous le révèle. Car Jésus (« Yéshoua », en hébreu) veut dire : *Dieu sauve* ! C'est pour cela que Jean-Baptiste est le trait d'union entre l'annonce et la réalisation du Salut. Il est l'« homme charnière » entre les deux Alliances.

Or, nous vivons sans cesse à la charnière du temps, à la charnière entre hier et demain. Nous sommes donc appelés à vivre le présent car c'est là que la grâce est donnée, en vue d'un devenir dont nous sommes porteurs mais qui nous échappe, tel ce grain de blé ou de moutarde dont nous parlions dimanche dernier. Mais, bien souvent, nous vivons au passé où dans les nuages. C'est alors que Dieu, nous envoie un ou des « Jean-Baptiste » pour nous retourner, nous convertir au présent afin de le vivre et de pouvoir, par là, nous préparer à accueillir ce que sera demain. Nos proches, ne sont-ils pas ainsi ceux par qui Dieu nous fait grâce en nous donnant par eux une lumière, une aide, un coup de pouce ?

Oui, la grâce est toujours donnée au présent. Si nous vivons au passé, comment pourrions-nous la voir ? Et si nous rêvons en des lendemains merveilleux, nous repoussons cette grâce toujours plus loin, sans jamais l'atteindre ! Or, c'est chaque jour que Dieu nous donne « le pain quotidien », c.à.d. la grâce nécessaire pour vivre le présent. Chaque jour, elle est là, à notre portée... Peut-être pour nous faire constater, comme Elisabeth, la stérilité de notre vécu et nous ouvrir à la fertilité d'un devenir... pour nous rendre compte, comme Zacharie que nous étions sourds et muets face à elle et nous ouvrir alors à sa puissance de vie !

Il n'est pas facile de faire le constat de notre désert ou semi désert intérieur qui, comme le Sahel, avance chaque jour un peu plus si nous ne changeons pas de cap. Pourtant, cette conversion est indispensable si nous voulons marcher sur le chemin des verts pâturages où Dieu veut nous mener en nous donnant quotidiennement sa grâce.

Nous ne pouvons l'accueillir qu'en faisant comme Jean-Baptiste : en diminuant, en nous effaçant, en faisant place nette, en dégagant chaque jour un espace pour Dieu au milieu de nos soucis, de nos préoccupations, de nos ambitions, de nos incompréhensions, de nos peurs ! Voilà où Jean-Baptiste peut nous aider. Osons simplement le lui demander !